

INTÉRIEURS

une exposition personnelle de **Charlotte Seidel**

09 Décembre - 23 Décembre 2017 // 09 Janvier - 27 Janvier 2018

Peut-être n'y croirez vous pas. Un petit trèfle a surgi de la tige d'un autre à quatre feuilles déjà lui-même relié à un trèfle à cinq feuilles (*366*, 2017). Quelle chance inouïe, quelle fortunée coïncidence a permis l'heureuse trouvaille ? Entre deux averses, surpris par un rayon de soleil, l'arc en ciel s'est formé. Le voilà ramené dans la galerie (*arc*, 2017), tout aussi heureusement que les trèfles, tandis que le soleil retenu sur la pellicule embrasse un arbre, imposant sa présence autoritaire jusqu'à effacer en partie le tronc (*small kiss*, 2017). Là haut, sur le plafond, se devine une phrase énigmatique, d'une simplicité désarmante. Adressée à un spectateur solitaire en élévation, son pouvoir évocateur lui emplir les narines pour le ramener au sol : « pluie d'été sur asphalte » (*toi et moi*, 2017). L'eau s'est déversée dans deux verres ; l'ourlet du liquide prêt à jaillir se retient en équilibre fragile à la surface du cristal pour se rejoindre en un point de tension fébrile (*nothing ever happened*, 2014). Phénomène au moins aussi énigmatique, des plantes sont secouées par un fou rire silencieux (*folie*, 2017). De la jungle taïwanaise aux forêts allemandes, quel étrange balai de gestes, de faits et d'objets absents – à priori – de toute qualité, **Charlotte Seidel** a-t-elle chorégraphié ?

L'artiste a un peu forcé la chance. Pendant un an, elle s'est attelée à chercher autant de trèfles à quatre feuilles qu'il y a de jours dans l'année. Elle porte son regard – et le nôtre avec – sur « ce qu'il y a de plus difficile à découvrir »¹. Elle relève ce qui n'est ni une région, ni une localité, encore moins un spectacle. « Insignifiant », « sans vérité, sans réalité, sans secret »², sans sujet ni objet, « sans événement »³, l'appréhension du quotidien semble impossible. Au moment où l'homme le vit, il reste toujours « inaperçu »⁴. Serait-ce une des raisons pour lesquelles **Charlotte Seidel** s'y attache ? Engoncés dans une quotidienneté que nous ignorons, nous ne donnons sens à l'ordinaire qu'en l'inscrivant dans un ensemble cohérent, à posteriori. Maurice Blanchot reconnaît d'ailleurs que, tout au plus, nous pouvons « revoir le quotidien »⁵. Impossible de le voir pour la première fois ; lorsqu'il a lieu, il est déjà manqué. Est-ce que les œuvres ici présentées nous permettraient ce *revoir* ?

Dans le sous-sol de la galerie, les murs respirent, le marais suinte sur les parois de ce qui pourrait s'assimiler à la crypte d'une église paléochrétienne. **Charlotte Seidel** choisit d'y déposer une cloche vide, qui ne protège plus rien. Le verre est brouillé par des traces de sels minéraux, suggérant une évaporation. Pas n'importe laquelle : celle d'eau de Lourdes. Disparu le miracle. Il ne reste que la marque d'une absence, présentée comme une apparition (*sans titre*, 2017). N'est-ce pas ce que suppose également ce siège encore chaud d'une présence disparue (*Joseph*, 2005/2017) ? L'artiste nous demande de la croire, comme nous croyons à ces rituels quotidiens qui règlent nos vies. Des pièces de monnaie ont rouillé sur une feuille à aquarelle. Elles dessinent une composition déficiente, dansent sur une partition dont les notes se gâtent, laissent la marque de leur passage comme au fond d'une fontaine (*Il arrive qu'on aperçoive les étoiles*, 2017). Les cercles formés par l'oxydation font échos aux tâches ocres de vieilles photographies, jaunies par le temps – ce temps qui s'attelle à les faire disparaître et nous amène à penser ce qui a été (*Yesterday*, 2013). Au même moment, *travelling* (2013) nous promène au plus près d'une image floue dont la très lente apparition la fait quasiment s'éteindre. Les œuvres de **Charlotte Seidel** honorerait-elles autre chose qu'elles-mêmes ? Leur manifestation servent-elles une finalité extérieure ? Ses œuvres portent en elles quelque chose de l'apparition du religieux et font appel à notre crédulité. Sises dans notre quotidienneté, tirées de l'ordinaire le plus indiscernable, elles nous donnent à revoir la vacuité de nos croyances, de nos gestes superstitieux ou formes de bigoteries. Véritables *memento mori* placées dans un espace auquel est conféré quelque chose de la sacralité de l'église, ces œuvres dévoilent la beauté surannée de l'ordinaire, l'incapacité à rattrapper à l'emprise du temps comme la vanité d'y avoir jamais cru.

Sophie Lapalu

¹ Maurice Blanchot, *La Parole quotidienne* (1962), dans *L'Entretien infini*, Gallimard, Paris, 1969, p. 355.

² Ibid., p. 357.

³ Ibid., p. 363.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 358.